7

ÉLOGE

DE LAMANON,

Par le citoyen PONCE.

Eloge de Lamanon, par le citoyen Ponce, lu dans la séance publique de la Société libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris, séante au Louvre, le 9 Vendémaire, an VI.

Lorsqu'un homme célèbre vient à terminer une longue et brillante carrière, illustrée par des actions héroïques ou par des productions sublimes, les honneurs rendus à sa mémoire doivent être envisagés plutôt comme le tribut de notre reconnoissance que comme l'expression de nos regrets. Alors il a rempli sa tâche; le bien qu'il a fait nous reste, les lumières qu'il a répandues se propagent, et une existence plus longue, à un âge où l'affoiblissement des organes met un terme aux brillantes conceptions du génie, n'ajouteroit plus rien à sa gloire, ni au bonheur de ses semblables. Mais lorsqu'un jeune homme, doué de rares vertus et de talens prématurés, est arraché à la vie par une suite de son dévouement aux sciences, cette perte doit exciter en nous les plus vifs regrets, puisque l'espoir du bien qu'il auroit pu faire est enseveli avec lui dans la tombe.

Robert-Paul Lamanon naquit à Salon, en Provence, en 1752, d'une famille ancienne et fort estimée; je ne m'arrêterai pas sur son éducation. Si l'homme ordinaire a besoin d'en recevoir une bonne, l'homme de génie sait et doit s'en créer une nouvelle. Puîné de sa famille, et par conséquent condamné par l'usage à la vie oisive d'un bénéficier,

Lamanon vint finir ses humanités à Paris. Déjà il sentoit pour l'étude des sciences, et par prédilection pour cette science sublime qui réunit la connoissance de l'universalité des productions de la nature, ce penchant inné, sûr présage des grands succès. Devenu maître de disposer de sa personne par la mort de son père et celle de son frère aîné, il s'empressa de quitter un état pour lequel il ne se sentoit aucune vocation.

Un prélat alors dans la plus haute faveur à la cour, apprenant que Lamanon veut quitter son canonicat, lui propose une somme assez considérable pour en obtenir la résignation en faveur de l'un de ses protégés. « Le chapitre d'Arles ne m'a point vendu mon » bénéfice, répond le jeune séminariste; je veux le » lui remettre tel que je l'ai reçu ». La nature l'ayant doué d'un sentiment de justice, que les préjugés de sa naissance n'altérèrent jamais, il voulut renoncer par un acte particulier au barbare avantage que lui donnoit la loi, et n'accepta de la succession de son père qu'une part égale à celle de chacun de ses frères et sœurs.

Affranchi des entraves de son premier état, Lamanon se livra à l'étude avec une ardeur peu commune. Curieux de soulever le voile qui dérobe à nos yeux les secrets de la nature, persuadé que l'homme, doué du plus rare génie, n'enfante que de faux systèmes dans le silence du cabinet, convaincu qu'il faut beaucoup voir, beaucoup observer et prendre en quelque sorte la nature sur le fait pour pénétrer la sublimité de ses opérations, notre jeune

savant, plein de ces idées, parcourt la Provence, le Dauphiné, la Suisse, gravit les Alpes et les Pyrénées. Son génie s'enflamme et se développe tout-à-coup à la vue de ces vastes laboratoires de la nature; parcourant tour-à-tour la cime des rochers et le fond des cavernes, pesant l'air, analysant les corps, il imagine s'être élevé à la connoissance de la création, et conçoit un nouveau système du monde. De retour chez lui, il se livre avec une ardeur nouvelle à l'étude de la météorologie, de la minéralogie, de la physique et des autres branches de l'histoire naturelle.

Voulant s'aider des lumières des savans de la capitale, Lamanon vint à Paris. Ce fut à l'époque de ce voyage qu'il entreprit celui d'Angleterre. Tourmenté du mal de mer dans la traversée, qui fut très-orageuse, courant risque à chaque instant d'être englouti par l'impétuosité des vagues, il se fit amarrer au grand mât pour contempler à loisir ce superbe et terrible spectacle. Les éclats de la foudre, le sifflement des vents, le feu des éclairs, la rapidité des lames qui le couvroient à chaque instant, tous ces objets, si effrayans pour un homme ordinaire, mettoient son ame dans une espèce d'ivresse, et il m'a répété plusieurs fois depuis que cette journée avoit été la plus belle de sa vie.

Convaincu que l'attachement d'un homme célèbre élève l'ame, excite l'émulation et devient un aiguillon de plus pour celui à qui l'étude est une jouissance, et les sentimens du cœur un besoin, Lamanon s'empressa de mériter celui de Condorcet,

si connu par ses talens et ses malheurs. Cet académicien, qui entrevoyoit déjà ce qu'il pourroit devenir un jour, l'accueillit avec distinction, et par la suite lui voua l'amitié la plus tendre.

Pendant trois années consécutives que Lamanon passa à Paris, il suivit exactement les travaux des sociétés savantes qui l'avoient admis dans leur sein. Il fut, à cette époque, avec Court de Geblin, et quelqu'autres savans et artistes, l'un des fondateurs du Musée, dont la pluralité des membres sont réunis aujourd'hui à la société libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris. Parmi différens mémoires qu'il a lu dans les séances de ces sociétés, et dont plusieurs sont imprimés, je rappelerai une notice sur Adam de Crapone, l'un des plus habiles ingénieurs hydrauliques qui ait existé. C'est à cet artiste que nous devons plusieurs canaux d'arrosement qui fertilisent nos départemens méridionaux. Un mémoire sur les crétins ou crétinages, espèce de goëtre dont sont attaqués les montagnards de Savoie ; ce mémoire est rempli d'observations profondes et de réflexions judicieuses. Un autre sur la théorie des vents, notamment sur le vent mistral, fléau dévastateur des provinces du Midi. Ce morceau est un des meilleurs qui ait été fait sur cette matière. Nous rappelerons encore un écrit très-lumineux sur le déplacement des fleuves, spécialement celui du Rhône. Un autre enfin sur un ossement énorme appartenant à un poisson de la classe des cétacés, trouvé à Paris en creusant les fondations d'une maison rue Dauphine.

Ayant conçu le dessein de revoir encore la Suisse

et l'Italie, Lamanon se rendit d'abord à Turin, où il se lia avec les savans de cette contrée. La découverte de Montgolfier, cette nouveauté brillante, qu'on peut regarder peut-être comme ces phénomènes précurseurs des grands événemens, occupoit alors tous les physiciens de l'Europe. Notre jeune savant voulut aussi essayer quelques expériences en ce genre; il donna le spectacle d'un aërostat à la ville de Turin; mais n'appercevant pas dans cette découverte, qui l'avoit séduit d'abord, un objet d'utilité publique, ne prévoyant pas qu'un jour dans les champs de Fleurus cette même découverte fixeroit la victoire sous les drapeaux français, il reprit ses occupations favorites. Du Piémont, poursuivant le but de son voyage, il parcourt l'Italie, revient par la Suisse, visite les Alpes, gravit le Mont-Blanc jusqu'à sa cime; et chargé de riches dépouilles des contrées qu'il avoit parcourues, il se hâta de regagner la Provence pour y rédiger les matériaux intéressans qu'il avoit recueillis.

Je citerai un exemple de la scrupuleuse exactitude de ses observations. Convaincu que la plaine de la Crau, séparée par les eaux de la Durance, avoit formé autrefois un lac, il veut en acquérir la certitude physique; il recueille un caillou de chacune des espèces qui se rencontrent dans cette vaste plaine; il s'en trouve dix-neuf sortes distinctes. Alors, remontant les bords de cette rivière jusqu'à sa source, près les frontières de la Savoie, il observe qu'au-dessus de chaque embranchement des rivières qui viennent se perdre dans la Durance,

le nombre des cailloux qu'il rencontre, et dont il tient les échantillons, diminue. Il remonte alors le cours de chacune de ces petites rivières, et trouve sur leurs rivages le principe de chacun des cailloux dont est semée la plaine de la Crau ; il obtient ainsi la preuve incontestable que cette plaine fut jadis un lac formé par la Durance et par les rivières qui viennent mêler leurs eaux aux siennes. Si tous les savans mettoient autant de précision dans leurs recherches, des hypothèses plus brillantes que solides ne trouveroient plus autant d'admirateurs ; le charme de l'imagination et les graces du style n'usurperoient pas si souvent les droits imprescriptibles de la nature et ceux de la vérité.

Lamanon alloit faire imprimer son grand ouvrage de la Théorie de la Terre, lorsque le gouvernement, qui avoit conçu le vaste projet de compléter les découvertes du capitaine Cook, chargea l'académie des sciences de lui choisir des hommes capables de rectifier nos idées sur l'hémisphère austral, de perfectionner l'hydrographie, et de hâter les progrès de l'histoire naturelle. Condorcet ne connoissant personne pour cette dernière partie qui méritât mieux cette confiance que Lamanon, lui écrivit pour l'inviter à partager les périls et la gloire de cette belle entreprise. Notre jeune savant accepta avec transport une proposition qui mettoit le comble à ses vœux ; il vole à Paris, va chez le ministre, refuse le traitement qu'on lui offre, embrasse ses amis, et part pour Brest.

L'armement fit voile le 1.er août 1785, sous les

ordres d'un marin expérimenté, dont le zèle pour les sciences, l'attachement à son pays égaloient le courage et les lumières, et qui avoit déjà mérité et obtenu la confiance publique. Les savans de toutes les contrées étoient dans l'attente des découvertes utiles qui devoient être le fruit du zèle et des talens des hommes employés à cette expédition. Les commencemens de la navigation furent heureux ; après différentes relâches et une multitude d'observations, les deux vaisseaux arrivèrent à l'île Maouna, l'une de celles de l'Archipel-des-Navigateurs. Le bouillant Lamanon, impatient de s'assurer de la vérité des relations qui avoient été publiées sur cette contrée, descendit à terre avec Delangle, commandant en second de l'expédition. Au moment du rembarquement les Insulaires, séduits par l'espoir de trouver d'immenses richesses dans les chaloupes, espoir qu'avoit fait naître les présens qu'ils venoient de recevoir, voulurent empêcher de les remettre à flot, et attaquèrent les Français. Obligés de se défendre, le combat s'engage ; Lamanon, Delangle et dix hommes des deux équipages tombent victimes de la fureur de ces antropophages.

Ainsi périt Lamanon : son dévouement généreux a des droits sacrés à la reconnoissance publique ; il fut le seul de cette célèbre et malheureuse expédition qui ne reçut aucun traitement de la munificence nationale, et il succomba victime de son amour pour les sciences à un danger particulier auquel ne concourut aucun des savans embarqués avec lui.

Lamanon étoit fait pour amener une révolution dans les sciences. La profondeur de ses idées, l'énergie de son caractère, la sagacité de son esprit jointes à cette vive curiosité qui porte à s'instruire et à remonter au principe de chaque chose devoient l'amener aux plus précieuses découvertes. Il étoit d'une haute stature, et joignoit à beaucoup de vivacité dans les yeux et d'expression dans la physionomie une force prodigieuse et une activité inconcevable; en un mot, la nature l'avoit créé avec le soin qu'elle semble mettre à la formation du petit nombre de ceux qu'elle destine aux grandes choses. Son style étoit nerveux; on y trouvoit souvent de la poésie, toujours des images dont la forme lui étoit propre; et à travers l'énergie de ses expressions attachantes, on rencontroit celle du sentiment; et s'il n'avoit pas cette tournure recherchée d'expression qui éblouit, il possédoit au suprême degré cette force de logique et de raison qui entraîne et qui étonne.

Malgré ses grandes occupations et la modicité de sa fortune, la bienfaisance, cette vertu des ames honnêtes et sensibles, avoit pris en lui l'ascendant que les plaisirs prennent chez les hommes ordinaires, et il trouvoit encore le temps et les moyens d'y satisfaire. Il n'auroit pas été insensible aux charmes de la société, si son ardeur pour l'étude lui eût laissé le temps de s'en occuper. Il avoit une telle ingénuité qu'une dame aimable lui demandant un jour s'il avoit eu quelques liaisons intimes d'amitié avec les femmes, il lui répondit qu'il l'a-

voit toujours infiniment désiré, mais qu'il n'en avoit jamais trouvé le moment.

A l'époque de son voyage autour du monde, ce fut ce sentiment inné chez lui, ce vif amour de la liberté, qui formoit la base de son caractère, qui lui fit refuser le traitement accordé aux autres savans. Si je ne me plais pas, dit-il, à bord du vaisseau; si mon goût, ma curiosité me font désirer de me séparer de l'expédition, je ne veux pas qu'aucune puissance au monde ait acquis le droit de m'en empêcher. La mort a trahi l'espoir de l'amitié; elle a tranché la trame des jours de notre ami dans une terre étrangère et barbare, et notre douleur s'accroît encore de la privation du doux plaisir d'arroser ses cendres de nos larmes, et de joncher de fleurs les bords de son tombeau.

Nota. Cet Eloge est tiré du Magasin Encyclopédique, Tome IV, page 43, Journal qui paroît avec succès depuis trois années, et qui contient un grand nombre de Mémoires des hommes les plus distingués dans tous les genres de connoissances; on y rend compte des Livres nouveaux, français et étrangers; on y trouve les Nouvelles littéraires les plus intéressantes, l'analyse des Pièces de théâtres, la Vie des Hommes-de-Lettres et des Artistes célèbres : enfin, tout ce qui peut tenir au courant de la Littérature, des Sciences et des Arts.

On s'abonne chez FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, Maison de Cluny.

De l'Imprimerie du Magasin Encyclopédique, rue S. Honoré, vis-à-vis S. Roch, n°. 94.